

vient d'autant plus fatale, que la terre de bruyère a le défaut, une fois complètement sèche, de perdre en partie la propriété d'absorber l'eau; elle ne se mouille plus que lentement et difficilement. Alors la surface seule profite des arrosements; et tandis que rien ne paraît au dehors, sinon le mauvais état de la plante, l'eau versée en arrosements s'écoule, aussitôt que répandue, par les vides que lui ouvre le retrait de la terre séchée.

Si l'on a quelques doutes sur la suffisance des arrosements, il faut s'en assurer sans tarder, en sortant la plante du pot. Cette opération, qui ne doit déranger en rien la terre ni les racines, se fait en posant la paume de la main gauche sur la surface du pot, la tige de la plante passée entre deux doigts. On renverse alors la plante en soutenant le pot de la main droite et, au moyen de quelques petites secousses, qu'on donne en frappant le bord contre la tablette, on fait tomber la plante. La motte reste entière, moulée dans le pot et retenue par les racines, et, après la visite, on remet le pot, puis on retourne et l'on tasse en frappant du fond contre la terre ou sur une planche.

Si l'on doit visiter ses plantes chaque jour, arroser en main, il ne s'en suit pas qu'il faille les arroser toutes indistinctement, ni même qu'on puisse mouiller jamais une plante par la seule raison qu'elle n'a pas reçu d'eau depuis plusieurs jours. Le temps n'a rien à faire là-dedans. On ne doit arroser que *quand le besoin s'en fait sentir*, c'est-à-dire quand la terre devient sensiblement sèche, eu égard à l'activité de la végétation.

Cette dernière observation est capitale en hiver. Il y a des plantes d'une nature très-charnue qui reposent alors et n'ont nul besoin d'eau, comme les agaves; d'autres, d'une vitalité énergique, qu'on maintient dans une sorte de repos forcé en les servant à peu près d'eau au cœur de l'hiver (*Petargonium*, *petunia*, etc.); d'autres dont la vie est quasi-latente et qui se contentent d'une mouillure de loin en loin. Hors de là, tout ce qui végète franchement et fleurit ou se dispose à le faire, a besoin d'arrosements réguliers et complets, et ce besoin se manifeste par le dessèchement de la surface, par le changement de couleur de la terre, qui passe de la teinte noire à la teinte grise ou roussâtre.

Il ne faut pas, surtout en hiver, se hâter d'arroser une plante dès qu'une apparence de sécheresse se laisse voir. Il n'y a nul danger à tarder quelques heures, un jour

ou davantage, jusqu'à ce que le dessèchement de la surface (nous ne disons pas de toute la motte) soit bien évident. Aucune plante, sinon les espèces aquatiques, ne veut être dans un sol constamment et uniformément imprégné d'eau. Les alternatives d'humidité modérée et de sécheresse relative sont nécessaires. L'eau en excès pourrit les racines et le mal est grave, sinon sans remède. Le retard non prolongé a moins de dangers; l'insuffisance d'eau se manifeste clairement: les extrémités des branches s'inclinent et se fanent, et toute la plante prend un air de souffrance auquel on ne saurait se tromper. Une bonne mouillure la rétablira bientôt. Si, cependant, on a trop tardé et que les parties les plus molles restent flétries et se dessèchent, la plante est décidément malade. On devra, après l'avoir suffisamment mouillée, recouper les jeunes pousses et la soigner quelque temps, en se gardant bien de faire succéder à cet excès de sécheresse un excès d'humidité qui serait promptement mortel.

En observant ces préceptes avec attention on commettra peu d'erreurs et l'on acquerra l'expérience et le coup d'œil auxquels nul enseignement écrit ne peut suppléer entièrement. Plus tard, on saura quelles plantes se plaisent dans l'humidité à peu près constante, quelles autres se trouvent mieux de la sécheresse, etc.

Il est bon encore de savoir proportionner les arrosements, à la force et à l'état de santé de la plante. Dans les plantes comme chez les animaux, les malades se trouvent bien de la diète modérée, à moins que la maladie n'ait pour cause le manque de nourriture. Et encore, dans ce dernier cas, ne faut-il pas brusquer trop le changement.

Nous insistons sur cette règle, que, quand on arrose, il faut toujours donner assez d'eau pour mouiller toute la motte, sauf à laisser ensuite autant d'intervalle que de nécessité jusqu'à un nouvel arrosement. Nous appuyons fortement sur ce précepte; il n'en est pas de plus important.

Si l'on voit que, après plusieurs jours, une plante demeure humide quand toutes les voisines, de force à peu près pareille, ont été arrosées plus d'une fois, on doit la regarder comme malade, s'assurer si le trou du pot n'est pas bouché, si le drainage est suffisant, visiter les racines, biner la terre par-dessus et ne lui rendre d'eau que quand elle sèche.

Lorsque, au contraire, on ne sait pas donner assez d'eau à une plante, qui se fane toujours avant les vingt-quatre heures